

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
c'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 3 »
Six mois 1 50
Trois mois » 75

Rédaction et Administration :

36, CHEMIN DE BEAUPUY, 36
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

Discours et Réformes

A l'heure où j'écris ces lignes, tous les habitants de France auront pu lire, sur les murs de notre douce patrie, le discours prononcé, à la tribune du Palais-Bourbon, par l'illustre éminence du travail, Viviani. Jaurès, lui-même, jaloux de l'éloquence et de la beauté du style de son ami, en perdit la boule, au point d'enfreindre une des principales règles de la sacro-sainte Unité, en votant l'affichage du discours, donnant ainsi son approbation aux paroles ministérielles. Certains de ses co-unifiés ne le félicitent pas de ce vote par surprise, quoique, cependant, presque tous vantent la hardiesse et louent le langage de Viviani.

Cette exhibition d'éloquence socialiste est, en effet, une bonne réclame faite au socialisme électoral. L'électeur benévole, le gogo votard, alléché par la prose mielleuse, s'y laissera prendre comme les mouches avec de véritable miel. Jean-Jean qui vote, ira aux urnes aux cris de vive Viviani, et tous les vivianistes seraient-ils élus, le prolétariat français et socialiste, serait gros Jean comme devant ; tout au plus y aurait-il un changement d'étiquette dans les élus.

Que de belles choses ! Que de belles promesses contient en effet, ce discours ! Promesses de politicien, dont même, sans mettre la sincérité en doute, nous pouvons qualifier d'irréalisables, mais qui, réalisées, ne changeraient en rien le sort des travailleurs, seuls auteurs de toutes les richesses sociales.

Prenons la promesse la plus alléchante de Viviani et voyons ce qu'il résultera de sa réalisation :

« Étendre la propriété individuelle, que chaque individu soit propriétaire. »

Comme Viviani connaît bien l'ambition du votard benévole qui se figurera que c'est arrivé, et comme il sait la flatter. Eh bien ! soit. Tous les citoyens seront propriétaires. Et après ?

Est-ce que la tourbe de fonctionnaires, depuis le président de la République jusqu'au sergot, tout cela vivant de notre labeur aura disparu ? Non ! Avec quoi cela sera-t-il encore grassement rétribué ?

Voilà comment les choses se passeront :

Si nous sommes tous propriétaires d'une maison, elle sera grande ou petite, suivant les moyens de celui qui l'habitera, absolument comme aujourd'hui pour les appartements que nous occupons chez notre propriétaire.

Cela s'appellera de l'égalité. Il est entendu que nous n'aurons plus de propriétaire à payer, mais comme il y aura toujours des budgets et des budgétivores à entretenir, ce sera aux employés du fisc, dont le nombre sera obligatoirement accru pour la circonstance, que nous ne pourrions nous refuser de payer notre loyer sous forme d'impôt ou, sans cela, nous serons sûrement jetés à la rue dans les mêmes conditions qu'un propriétaire peut aujourd'hui nous y faire jeter, car si un individu se refusait de payer et n'était pas châtié, il est poossible que son exemple serait suivi, et alors où trouverait-on les sommes nécessaires au budget divers ?

Les choses ne peuvent se passer autrement. Je mets au défi Viviani lui-même de me démontrer que le contraire se passera.

Où, qu'y aura-t-il de changé ???

Ah ! si, pourtant. Aujourd'hui, si nous nous trouvons dans l'impossibilité de payer notre propriétaire, celui-ci, malgré tout, ne

nous peut rien. Lorsque l'Etat sera notre seul patron, notre seul propriétaire, impossible de lui échapper.

Aujourd'hui, si notre propriétaire ne peut ou ne veut faire opérer des réparations que nous jugeons utiles, nous pouvons aller ailleurs. Avec l'Etat, s'il nous prend tout sous forme d'impôt, comment faire des réparations ?

Non, Viviani ; non, socialistes, vos réformes ne peuvent améliorer notre sort. Ce n'est que par la suppression de toute propriété individuelle, entraînant la disparition de toute l'engeance autoritaire que nous serons vraiment libres et heureux. Ce sera l'anarchie.

Armand BEAURE.

LA PROPRIÉTÉ

« La Propriété, c'est le vol » : définition précise et juste, et non facile et frivole paradoxe !

Toutes les fois que mon propriétaire me réclame un terme, je sens en moi quelque chose qui se soulève, j'ai envie de crier « Au voleur ! » et le sergot, qui fait raisonner son pas dans la rue, prêt à venir prêter main forte au voutour, transforme de toute évidence la spoliation que je subis en vol à main armée. Eh quoi ! j'habite une maison que des ouvriers ont bâtie, dont le nettoyage est pratiqué par un concierge ou un garçon ; et c'est à ce Monsieur-là, à cet intrus, à ce fainéant, que doit aller mon argent, sous forme de loyer !

Mais il a hérité de son père un avoir considérable, ou même peut-être, s'est-il enrichi de son propre travail. Dès lors, n'était-il pas libre de convertir sa monnaie sonnante en maçonnerie, et de prêter aux non propriétaires ces murailles, qui étaient bien à lui, et de lever sur eux en échange de ce service, un légitime tribut ?

Les cadavres n'ont qu'un droit, c'est de pourrir à l'aise dans leur tombe, sans empestes et sans importuner les vivants. Et, à supposer que le labeur puisse être une source de fortune, je n'ai que faire de rémunérer celui du passé, qui a déjà reçu sa rémunération.

M. Voutour veille, armé de serres rapaces, à la porte des maisons, au seuil des fermes et des usines, criant de sa voix lugubre au travailleur famélique : « Tu n'entreras pas ici, à moins de serrer encore la ceinture d'un cran ; le droit même de crever à la tâche, tu me l'achèteras très cher. »

M. Voutour n'a jamais semé un grain de blé, et possède, dans ses navires et dans ses entrepôts, tout le blé de la terre. Il a métamorphosé en chiffons de papier toutes les voies ferrées, toutes les carrières de houille, les mines d'argent, d'or et de diamant ; et par cet artifice, elles sont devenues sa propriété. Aussi, M. Voutour, qui parfois s'oublie jusqu'à dire : « Je travaille », dit-il plus souvent et avec infiniment plus de justesse : « Mes capitaux travaillent ». Seulement, comme ses titres seraient juste bons pour allumer des cigarettes, s'ils ne représentaient du combustible ou des minerais divers, des rails et des locomotives, et que cela ne s'extraie pas et ne se produit pas tout seul, sa pensée serait bien plus claire, s'il la formulait ainsi : « Mes esclaves travaillent. »

Le chef-d'œuvre de M. Voutour, par exemple, et de nous avoir tous créés à son image, comme jadis le nommé Dieu. Grâce à l'argent, cette fameuse baguette de Circé, qui fait pousser aux hommes des griffes au lieu de doigts, nous voilà tous, maintenant,

de petits ou de moyens voutours, occupés sans cesse à nous entre-dévorer. L'ingénieur est l'ennemi du mineur, l'architecte du maçon, l'écrivain du typographe, l'ouvrier de l'ouvrière, le travailleur de l'apprenti, celui qui a 3 fr. par jour de celui qui en gagne 7 ou 10. Chacun d'eux, pourtant, a un égal besoin de tous les autres ; mais comme ils possèdent respectivement des quotes parts inégales de propriété, concédées par le riche capitaliste, par l'omnipotent patron, la parcelle jette un regard méprisant sur la molécule qui à son tour écrase de son dédain l'atome.

Le salarié monte sur son séant, dont il suppute la hauteur, et crie à son voisin : « Mon tas est plus gros ; avec mon heure de travail je puis acheter dix fois la tienne ; valet, passe-moi dix de tes journées, je te donnerai quelques-unes de mes heures. »

Comme nous adorons les euphémismes, ce vol universel, légitimé par le code, se dénomme : concurrence.

Mais il se trouve, entre les malheureux que balottent les caprices de ses remous, des parias plus spécialement mal partagés et qui ne peuvent s'y résoudre. Leur tas, à ceux-là, se réduit tant, qu'il finit par ne plus exister. Ils vont réclamant leur place à l'attelage, pour que les maîtres, en retour, leur fivrent un peu de foin et de litière. Mais le nombre des bêtes de somme bipèdes est compté, il n'en faut plus ; qu'ils passent leur chemin.

Et ils vont toujours, et, de guerre lasse, ces spoliés — spoliés à un degré tel qu'il ne leur reste rien, pas même la possibilité d'avoir sur le dos, un bât et une charge — ces pauvres parmi les pauvres, se décident à prendre, là où ils en trouvent, quelques bribes de ce qu'on leur refuse si absolument. Et alors, la notion du vol, qui s'était perdue dans l'enchevêtrement du brigandage social, ressurgit, inflexible, tout exprès pour eux. Le policier s'agite, le juge intervient, le geôlier fait sonner ses clefs. Les affamés sont punis d'avoir eu faim et de ne s'être pas résigné à mourir.

Voici un jeune homme de dix-sept ans, Bender, qui, après avoir appris le métier de mécanicien, est rejeté à celui d'emballleur par l'incohérence de notre organisation économique. Trois ans après, nouveau changement à vue : on lui met entre les mains un flingot, et il excelle si bien à manier cet outil de sauvage, qu'il récolte les galons de sergent. Après cette triennale gymnastique de : Portez armes, de : Par file à droite, saupoudrée d'engueulades attiques et de punitions infligées ou subies, il retourne dans la maison Grimaud et recommence à fabriquer des caisses ; cela dure trois ou quatre autres années. Puis, soudain, les cartes se brouillent : il a cessé de plaire ; on ne le juge peut-être plus assez soumis ; peut-être est-il moins zélé qu'avant à travailler sans relâche, pour enrichir ses patrons. Toujours est-il qu'on le prie d'aller se faire pendre ailleurs ; et, par un raffinement barbare, on le marque, au préalable, d'une note infamante, qui le dénoncera partout où il ira se présenter pour retrouver son gagne-pain. La mention sèche et significative, sur son certificat : « Libre de tout engagement », lui ferme par avance toutes les portes. Alors, c'est l'âpre détresse pour lui, sa femme et ses bébés ; ce sont les longues courses sans résultat, les flâneries coupées par les distractions éternantes de l'alcool ; la brouille qui, avec l'affreux dénuement, s'introduit dans le ménage. Il déserte le foyer, où il ne saurait apporter aucun bonheur. Il essaie de se reprendre à la vie, en adoptant une nouvelle profession : il se fait cocher ; c'était son quatrième apprentissage. La transplan-

tation ne réussit point. Et, déraciné cette fois, comme il ne l'avait jamais été, il sombre dans des abîmes de misère inexprimables ; il couche dans des asiles de nuit et il n'a, pour se substanter, que des croûtons de pain trempés dans de l'eau salée.

Sur sa route, il rencontre un compagnon d'infortune, Huet, qui a été mécanicien, lui aussi, puis soldat, puis marchand de bicyclettes, qui finalement s'est ruiné et qui à cette heure fait son lit sous les ponts. Ces deux épaves se comprennent très vite, et s'associent pour tenter de se remettre à flot.

Pourquoi, par exemple, n'irait-on pas explorer la caisse de la maison Grimaud ? Pour avoir coopéré si longtemps à l'emplir, Bender sait qu'elle est bien garnie.

Le projet s'exécute. On a facilement raison d'un vieux veuilleur de nuit quasi septuagénaire. André Haug, ce chien de garde infirme du capital. On le bâillonne on le ligotte et on fait main basse sur 3.500 fr., trouvés dans un tiroir. Il y en avait 50.000 autres, non loin de là : qu'elle aubaine, s'ils les avaient aperçus !

Par malchance, le gardien qu'ils avaient cru simplement museler, rendit l'âme, de frayeur, a confessé le médecin légiste lui-même ; et les deux pauvres diables ont échangé le supplice de la faim pour celui de la prison ; à peine, entre les deux, une imperceptible trêve, quelques menus achats et quelques coupes de champagne.

Quant aux patrons de Bender et à leurs pareils, ils peuvent continuer à voler en toute sécurité. C'est même à cette bande d'aigrefins, constituée en jury, qu'est dévolu le droit de le juger, lui, son camarade et tous ceux qui les imiteront. Ce sera ainsi, tant que nous n'aurons pas renversé les bornes qui séparent le tien du mien, ces sortes de frontières individuelles, aussi absurdes et implacables que les autres.

SILVE.

LE SYNDICALISME

Dikran Elmassian nous a fait une description d'un syndicalisme qui n'est assurément pas la conception des anarchistes acceptant ce mode de combat ; mais, comme il combat où semble vouloir combattre toute idée syndicaliste, voici en quelques mots exposé le pourquoi il me semble utile d'être syndicaliste et syndiqué.

Qu'il me laisse lui dire que grande est son erreur, lorsqu'il cherche à établir un parallèle entre le socialisme et le syndicalisme. Pour discuter du socialisme, je ne m'en chargerai pas, croyant qu'il n'existe guère plus que le mot, mais il existe des socialistes ayant des conceptions diverses, dont la plupart tendent ni plus ni moins à changer l'étiquette gouvernementale et la forme du salariat ; tandis que le syndicaliste, quel qu'il soit, où plutôt le syndiqué, tend à obtenir le plus de bien-être possible, conséquemment le plus de liberté, ce qui le fait aboutir logiquement à désirer la suppression de toute autorité oppressive, c'est-à-dire à l'anarchie.

Je sais bien que, lorsque dans les syndicats comme ailleurs, nous posons brutalement la question, il nous est répondu par des refus formels d'accepter nos idées, mais qu'il le veuille ou non, l'ouvrier qui recherche son summum de bien-être ne peut le trouver que dans la réalisation de notre idéal.

Or, dans les syndicats, les ouvriers recherchant l'amélioration de leur sort, et s'apercevant que les palliatifs ne donnent que des résultats passagers (qui ne sont

pourtant pas à dédaigner), seront bien obligés de se ranger avec nous pour la lutte finale.

Dikran Elmassian nous qualifie de réformistes. Il faudrait s'entendre sur ce mot. Est-il réformiste celui qui, obligé de travailler, choisit, s'il peut le faire, un patron qui paie des salaires supérieurs où dont le personnel jouit d'un peu plus de liberté que chez le patron d'à-côté? Si celui là est réformiste, j'avoue l'être aussi; mais Dikran Elmassian l'est autant que moi, même ne travaillant pour aucun patron. Car, il est évident que Dikran Elmassian consomme, et que, obligé de se servir des moyens d'échange mis aujourd'hui à notre disposition, il s'en sert aux mieux de ses intérêts.

S'il se fait faire un habit où des souliers, à qualité égale où supérieure, il achètera au meilleur marché, *idem* pour la nourriture, le logement, les plaisirs, les moyens de locomotion, etc. Ce qui est logique pour la consommation l'est aussi pour la production.

Réclamer une augmentation de tous les salaires ne signifierait absolument rien et Dikran Elmassian, à ce propos, a donné des raisons très justes. Mais il n'ignore pas que la liberté de la concurrence existe et que des patrons fabriquant les mêmes produits paient leurs ouvriers des prix différents. Serait-il logique que mon collègue, accomplissant le même travail que moi, gagnât plus ou moins? Evidemment non, car nous qui rêvons d'égalité, sous peine d'illogisme, nous devons la rechercher le plus possible. Il ne faut donc pas que dans la société actuelle dans laquelle nous devons vivre, de par notre bon vouloir, nous laissions se créer une autre catégorie de gens qui ne travaillant ni mieux ni plus que nous, recevraient des salaires plus élevés, leur permettant de mieux vivre que nous et, de par ce fait, devenir peut-être des adversaires aussi dangereux que les bourgeois.

La diminution des heures de travail, demandée par les syndiqués n'est pas à dédaigner. Moins l'ouvrier restera de temps à l'atelier, plus il aura de liberté et d'air plus pur, partant de là, il pourra mieux s'instruire et sa santé s'en trouvera mieux aussi. Tant pis si le législateur sanctionne, par une loi, la volonté syndicale. Si une loi ne nous plaît pas, nous n'avons qu'à la violer chaque fois que faire se peut. C'est, du reste, ce que les anarchistes font et que les syndicalistes doivent faire.

Voilà, je crois, des raisons suffisantes pour reconnaître la nécessité du groupement syndical.

Il me serait encore facile de démontrer que dans le syndicat se trouve un milieu des plus favorables à accepter les idées anarchistes, tout ce qui y est discuté, incitant ceux-ci à intervenir et leur permettant de faire toucher du doigt la supériorité de notre raisonnement.

Le syndicalisme actuel propagé par la Confédération générale du travail, indépendamment des améliorations passagères pour lesquelles, avec juste raison, il doit lutter, ne dédaigne pas l'étude des moyens à employer pour en finir avec la société autoritaire. La différence, avec ce que Dikran Elmassian croit être le socialisme, est donc grande surtout en ce qui concerne les méthodes employées: Les syndicalistes n'attendent l'amélioration de leur sort que de leur propre force, tandis que les socialistes attendent tout de leurs délégués aux pouvoirs publics.

Laissez-moi vous dire aussi, Dikran Elmassian, que je n'attends rien des pouvoirs publics; je n'ai jamais voté et ne voterai jamais. Mais obligé de tout accepter de ce qui me vient d'eux, je préfère encore un petit mal qu'un grand, sans pourtant négliger de combattre tous les maux.

Certes, je ne dis pas que tout dans le syndicalisme actuel soit intangible et acceptable par les anarchistes, mais c'est à ces derniers de prêter leur concours d'intelligence et d'énergie pour les modifications utiles à apporter; ils auront fait bonne œuvre de propagande.

Armand BEAURE.

ANARCHISME ET SOCIALISME

Depuis l'époque mémorable où, au sein de l'Internationale, à la suite de violentes disputes entre marxistes et bakounistes, les partisans d'une différente conception et tactique sociale — de l'anarchisme — s'affirmèrent nettement, l'abîme entre le socialisme et l'anarchisme n'a cessé de grandir d'année en année.

La scission, au sein de l'Internationale, s'était surtout produite sur le principe d'autoritarisme dont Karl Marx se réclamait chaudement.

Depuis, maints événements, non moins significatifs, nous ont pu montrer qu'assurément ce n'était pas là le seul point de divergence de vue sur lequel l'accord ne serait guère possible entre les partisans des deux doctrines.

Et, aujourd'hui, il apparaît de plus en plus clairement et péremptoirement que, plus que jamais, aucun rapprochement n'est possible entre nous, les anarchistes et le socialisme contemporain — tel que ses représentants attitrés et l'expérience des événements nous le font connaître; que nous devons considérer les socialistes comme nos pires ennemis — ainsi qu'eux-mêmes, avec raison, nous traitent — et à ce titre les combattre énergiquement partout et par tous les moyens; qu'à chaque occasion offerte, nous devons nous efforcer, à seule fin d'éviter les équivoques et les malentendus volontaires, de mettre en relief ce qui irrémédiablement nous sépare et nous éloigne d'eux; ce qui nous les rend ennemis et nous les fait combattre, ce qui peu à peu, d'abdication en abdication, de régression en régression, tend à les confondre singulièrement avec le bourgeoisisme dont ils sont censés renverser la domination.

1

D'abord, ce qui sépare, ce qui séparera toujours les anarchistes des socialistes, c'est l'antagonisme irréconciliable de leur but ou plutôt une opposition diamétrale à le concevoir, à en assurer la réalisation.

Certes, les socialistes disent bien qu'eux aussi, ils veulent ce que les anarchistes demandent; qu'ils ne cherchent pas à obtenir autre chose qu'un bien-être public où il serait donné à chaque individu la possibilité de trouver, selon ses aptitudes, sa part de mieux-être.

Mais ce bien-être, les socialistes prétendent le faire surgir de conditions que nous réprouvons absolument, que nous considérons comme étant la cause même de l'état de choses actuel.

L'explication en est bien claire.

Nous, les anarchistes, nous disons:

Les causes du malheur des individus proviennent non pas des défauts de tel ou tel régime, monarchique ou républicain; non pas du fonctionnement défectueux de ses différents rouages; non pas même du manque de mérite des gouvernants, mais de cela seul qu'il y a une institution gouvernementale, c'est-à-dire de l'existence de l'Etat.

Pour nous, en effet, liberté et gouvernement sont deux choses foncièrement contradictoires, irréconciliablement opposées et à ce titre s'excluant mutuellement.

Un gouvernement, quel qu'il soit, n'a sa raison d'être que dans la surveillance des intérêts d'une catégorie d'individus dont il n'est que le représentant, surtout dans un régime démocratique. A ce titre, il lui sera toujours impossible de faire autrement que d'attenter d'une façon continue à la liberté de ceux dont les intérêts seraient en antagonisme avec les intérêts de ceux qui le soutiennent.

D'où, conflit incessant entre les uns et les autres, oppression continue et finalement immolation inévitable de la liberté des uns — des plus faibles — à celle des plus forts, à leurs intérêts, à leur bien-être.

C'est pourquoi les conflits ne cesseront, l'oppression ne disparaîtra, la liberté d'action et d'existence, aussi bien des uns que des autres, ne pourra se réaliser que lorsqu'il n'y aura plus de gouvernement prétendant régler, selon ses points de vue, le bien-être des individus; lorsque ceux-ci régleront eux-mêmes leur existence, conformément à leur tempérament, à leurs aptitudes, à leurs goûts, par des ententes librement et solidairement consenties et profitables à l'intérêt de chacun, partant à l'intérêt de tous.

Cela serait-il possible?

Ne serait-ce pas là, au contraire, une charmante illusion, une utopie, une hallucination, ainsi que ne manquent de le prétendre même certaines personnes de bonne foi?

Nous reviendrons à cela tout à l'heure.

Qu'il nous suffise, pour le moment, de constater que l'autoritarisme — que les

anarchistes considèrent comme à jamais néfaste à l'existence, aux développements de toute institution sociale réalisant le maximum de mieux-être de tous — constitue pour les socialistes la condition primordiale, la base fondamentale des progrès de la société.

Et cela à tel point que non seulement ils admettent, pour le fonctionnement normal de leur société, l'existence de l'Etat avec tous les rouages, mais encore ils font de la surenchère et veulent en étendre, en compliquer singulièrement les pouvoirs, toujours dans un prétendu intérêt général.

« La production socialiste, dit K. Kautsky (1) n'est pas compatible avec la liberté du travail, c'est-à-dire avec la liberté pour l'ouvrier de travailler quand, où et comment il l'entendra. C'est vrai, sous le régime du capitalisme, l'ouvrier jouit encore de la liberté jusqu'à un certain degré. S'il ne se plaît pas dans un atelier, il peut chercher du travail ailleurs. Dans la société collectiviste tous les moyens de production seront concentrés par l'Etat, et ce dernier sera le seul entrepreneur. L'ouvrier, de nos jours, jouit de plus de liberté qu'il n'en possédait dans la société collectiviste. »

Ainsi, les anarchistes cherchent à instituer la société sur une base où loin d'être étranglée ou amoindrie, l'initiative de l'individu apparaisse dans son ampleur, dans son originalité intégrale, sans être le moins du monde préjudiciable à la société.

Les socialistes, au contraire, visent à un but absolument opposé, voient la garantie suprême de la prospérité de leur société précisément dans le musellement de cette initiative individuelle, dans l'assujettissement de tous à un mécanisme d'existence et de travail qui serait réglé selon les intérêts de la collectivité.

(A suivre.)

Dikran ELMASSIAN.

ENTRE COMPÈRES

La semaine dernière, les socialistes (?) parlementaires de la Chambre offraient un dîner à MM. Briand et Viviani, ministres et membres du groupe. Parmi cette poignée de farceurs, citons les plus beaux ornements: Zévaès, ancien lieutenant de Guesde, passé au radicalisme pour conserver son siège de député; Gérauld-Richard, ancien directeur du *Chambard*, devenu millionnaire ou à peu près, après avoir exploité un « commerce » de paletots et autres effets d'habillement; Camuzet, auquel sa Fédération impose son entrée avec les « unifiés » et qui s'en moque; Millerand qui n'était pas au groupe, mais dont l'adhésion est maintenant définitive et qui a vu la plusieurs occasions de faire parler de lui et de parler aussi à son tour pour décrocher, plus tard, un autre portefeuille.

Le reste, des socialistes radicaux et radicaux-opportunistes.

Au dessert, des toasts ont été portés aux deux « camarades » ministres qui, à leur tour, ont remercié. Viviani a levé son verre en l'honneur du groupe et en particulier « à M. Millerand, sous les auspices duquel il débuta dans la vie politique et qui fut le premier ministre socialiste ».

Voilà une glorification qui, faite par un ministre, ne manque pas d'intérêt. Avoir l'audace de déclarer à la Chambre d'abord, au Sénat ensuite, que le ministère du travail s'épanchera vers les ouvriers, ce qui a valu à Viviani cette interruption: « C'est un ministère de révolution sociale », et venir ensuite, dans un banquet, porter un toast à un fusilleur de prolétaires, c'est ignoble.

Mais ne nous étonnons pas outre mesure de ces mœurs parlementaires et attendons le ministère du travail dans « son œuvre ».

Henri DUCLAIR.

LA MAIN A LA POCHE

Les députés continuent à se moquer du populo.

Après avoir, à l'unanimité, voté, l'année dernière, leur propre pension (2.400 francs par an), au cas où ils ne seraient pas réélus, ils viennent, au début de cette session, à huit jours d'intervalle, d'ordonner l'affichage des discours ministériels de Briand et de Viviani.

Heureux socialistes!

Mis en goût par un tel succès de réclame, le premier blocard venu pourra faire étaler aussi sur les murs de toutes les communes

(1) Les bases de la Social-Démocratie, chapitre 10.

de France sa harangue plus ou moins « bienfaisante ».

Et les contribuables continueront de payer.

Mais la comédie devrait bien cesser.

Chut..., on sauve encore la République.

Et les gogos se figurent que les députés au Palais Bourbon travaillent pour les électeurs!

H. D.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la Chambre, sans discussion et sans scrutin, et le Sénat, à l'unanimité moins trois voix, dans leur séance du jeudi 22 novembre, ont adopté une proposition concernant l'indemnité par lementaire qui est élevée de 9.000 à 43.000 francs.

Allons! électeurs ouvriers auxquels nous nous adressons encore, continuerez-vous à fermer les yeux devant de semblables ignominies? Admettez-vous que l'on puisse se foutre de vous à ce point? Vous qui trimmez sans cesse pour subvenir aux besoins de votre famille, qui touchez des salaires dérisoires, vous consentirez encore à faire le jeu des politiciens.

S'il en était ainsi, vous seriez des lâches et des coquins.

Au surplus, nous aurons l'occasion de revenir souvent et sans jamais nous lasser sur cette affaire. Malheureusement, nous ne pouvons vous faire entendre que tous les quinze jours, n'ayant pas à notre disposition un organe comme nous le désirions.

Mais peu importe, pourvu que nos camarades nous comprennent et nous aident à faire vivre celui que nous possédons.

H. D.

Tu te laisseras donc toujours duper, peuple babillard et stupide, tu ne comprendras donc jamais qu'il faut toujours te méfier de ceux qui te flattent.

MARAT.

La raison est au-dessus de la loi.

MARMONTEL.

Au Congrès de Limoges

L'ANARCHISME EN MARCHÉ

L'unification du parti socialiste fut un mariage de raison. Les groupes conserveront leurs idées propres, leurs tendances, leurs convictions. Néanmoins, tous acceptèrent le principe de la conquête des pouvoirs publics, chacun, d'ailleurs, l'interprétant à son gré.

Pour les uns, la conquête des pouvoirs publics est le but principal du socialisme; pour les autres, c'est un moyen d'établir, soit le fédéralisme, soit tout autre organisation sociale.

L'unité est, en conséquence, plus apparente que réelle. *Alliance socialiste*, serait plus près de la réalité que ce terme: Unité du parti.

Malgré tous les efforts des conducteurs des socialistes, il y a deux tendances bien marquées. Au Congrès de Limoges, elles se sont affirmées une fois de plus sur la question de l'anarchisme. Les groupes collectivistes du Nord (anciens guesdistes) se montrent animés d'une haine féroce à l'égard des anarchistes.

Un de leurs délégués a prononcé cette mémorable parole: *Nous voulons être les maîtres!*

Cet orateur a laissé passer le bout de l'oreille guesdiste.

Eh oui! ils ont toujours voulu l'unité, à la condition que tous les autres groupements renonceraient à leur tactique pour se soumettre et adopter la leur.

Les maîtres? Jamais ils ne l'ont été; ils ne le seront jamais!

De nombreux groupes, provenant des anciens allemanistes et blanquistes, montrent, au contraire, de la sympathie pour les anarchistes et leur doctrine à peine édulcorée.

Les collectivistes du Nord engagèrent le combat sur la question de savoir s'il fallait expulser les libertaires de la Confédération générale du Travail.

Ils espèrent ainsi domestiquer les masses syndicales au profit de leurs intérêts électoraux.

La majorité du Congrès a repoussé la tentative des guesdistes.

Au cours de la discussion, les orateurs ont fait des déclarations que nous relevons avec joie. Elles sont typiques en leur spontanéité:

« On exagère l'importance de l'action parlementaire. — L'action électorale n'est pas l'action politique. — Le Congrès socialiste ne s'est pas réuni pour combattre les libertaires. — LE PARTI SOCIALISTE EXERCE UNE ATTRACTION PUISSANTE SUR LES AMBITEUX. — Socialistes et libertaires font de bonne besogne dans les syndicats. — LA MÉTHODE DE L'ACTION DIRECTE EST PLUS EFFICACE QUE LE BULLETIN DE VOTE. — Le syndicat est l'organe de la grève générale. — IL EXISTE UN COURANT D'OPINION ANTIPARLEMENTAIRE. — Flanquer les anarchistes à la porte... ils rentrent par la fenêtre ! »

Ces propos sont anarchistes ou bien nous ne nous y entendons plus.

Sont-ils dus au hasard ? Que non !

La philosophie anarchiste s'infiltrait partout. Et combien, parmi les socialistes unifiés, sont anarchistes sans le savoir ?

Un grand nombre de socialistes sont anarchistes ; ils ne l'ignorent point, mais prétendent le cacher, croyant servir la cause du prolétariat, en se mêlant aux affaires socialistes, parce que l'anarchisme est resté une philosophie et n'a pu devenir un parti. Si nous nous organisons, ils viendraient à nous. Leur activité ne s'accommode point de notre non-participation à la politique.

Nous n'approuvons point leur tactique, mais nous ne les blâmons point formellement, chacun, en somme, étant maître de ses actes !

Nous attendons leur retour au milieu de nous.

L'action des libertaires est différente.

Elle est entièrement individuelle.

Chacun de nous se jette dans l'œuvre qui convient à ses aptitudes ou ses goûts.

L'activité anarchiste se porte sur les syndicats, les coopératives, la propagande par le livre, la brochure, le journal, les conférences. Notre doctrine est une dans les principes qui lui servent de base et qui sont acceptés par tous les libertaires.

A ce propos, qu'il nous soit permis de citer un fait : La semaine dernière, dans une réunion provoquée par le *Sillon*, des orateurs unifiés discutaient avec un ecclésiastique sur le collectivisme. Celui-ci argumentait sur les *bons de travail* et les *travaux républicains*.

Nos socialistes répondaient, AVEC RAISON, qu'ils prétendaient discuter sur les théories généralement admises par *tous les socialistes* et non sur les idées, les opinions, les thèses soutenues, sur la *société future*, par certains écrivains novateurs.

Si les socialistes dont il s'agit étaient des adversaires irréductibles de l'anarchisme, ne pourrions-nous, lors d'une discussion, leur répondre à l'aide de l'argument qu'ils viennent d'invoquer.

Il y a parmi nous, comme partout, des novateurs hardis qui, de nos principes vrais, ont pu tirer des conséquences paradoxales, que certains d'entre nous n'acceptent point. Il ne nous convient pas de les réfuter, ni de les défendre.

La loyauté exigerait que les socialistes nous accordassent ce qu'ils demandent pour eux-mêmes à leurs adversaires.

Ils n'y consentiront point, parce qu'ils sont imbus de cette idée que leur socialisme est *scientifique*, tandis que le nôtre est *sentimental* et *utopique* !

Une fois ces deux mots lâchés, l'anarchisme est jugé. C'est simple et à la portée de Delory et du *scientifique* Ghesquière (guesdistes du département du Nord).

Des professeurs allemands ont écrit consciencieusement la critique de l'anarchisme et n'ont pas partagé les idées dédaigneuses qui sont l'apanage des *citoyens*, scientifiques disciples de Guesde.

Résumons, en quelques lignes, les bases fondamentales de l'anarchisme :

1^o Egalité de tous, sans distinction d'âge, de sexe, de race ; égalité de fait ; et égalité économique ;

2^o Substitution du contrat librement consenti à la loi imposée ;

3^o Comme conséquences de ces deux principes : abolition de la hiérarchie sociale, de l'Etat, de la propriété individuelle ; pratique de l'union libre remplaçant le mariage ;

4^o Les éléments de la société anarchiste sont : le groupe, la *commune* (association de production et de consommation), la fédération libre des communes ;

5^o Les moyens de réalisation de l'anarchisme sont : la propagande, d'abord et, ensuite, la révolution par la grève générale.

Presque tous nos principes sont acceptés par les socialistes révolutionnaires, sauf : l'abolition de l'Etat, remplacé par la fédération libre des communes.

Encore, faut-il noter qu'un grand nombre de socialistes songent à établir en premier lieu le *socialisme municipal*.

Il y a de l'ignorance ou de la mauvaise foi dans le dédain qu'affectent les *scientifiques* pour nos théories.

Mauvaise foi motivée surtout par cette observation lancée du haut de la tribune du Congrès de Limoges :

« LE PARTI SOCIALISTE EXERCE UNE ATTRACTION PUISSANTE SUR LES AMBITEUX. »

GUERDAT.

J'exposerai oralement, en une causerie publique, les principes fondamentaux de l'anarchisme.

Et, dans le prochain numéro de l'*Ordre*, j'étudierai, en un article, LA SCIENCE ET LES SCIENTIFIQUES.

CHRONIQUE LOCALE

A d'autres logiciens

Commentant mon article « Leur logique », paru sur le dernier numéro de l'*Ordre*, un quelconque rédacteur du *Socialiste* écrit :

« Et d'abord, M. Guillemot était plaisant, quand il écrivait que la salle des Conférences ne nous avait pas été accordée parce que nous ne l'avions pas demandée. — Nous l'avions demandée pour le Congrès ; elle nous a été refusée. »

Tous les lecteurs du *Populaire du Centre* ont lu sur le numéro du mardi 30 octobre 1906, en un article intitulé : « NOTRE ADMINISTRATION MUNICIPALE : M. GUILLENOT PLAIDE POUR M. CHÉNIEUX », et sous la signature de Pierre Bertrand :

« Certes, il est vrai que la salle des Conférences ne nous a pas été refusée pour le Congrès socialiste puisqu'il est vrai que nous ne l'avons pas demandée. Mais c'est que nous nous sommes souvenus à temps des refus antérieurs opposés soit à nous-mêmes, soit aux libertaires. »

Je laisse la conclusion aux lecteurs de bonne foi.

Concernant le refus du maire de Limoges à nous accorder la salle des Conférences, le même rédacteur continue :

« Il y a plus. Elle vous avait été accordée pour la conférence de Libertad — de Fourrière, vous savez bien. La municipalité ne revint sur cette concession, que pour s'autoriser à nous refuser la salle à nous. C'est pourquoi nous fîmes la conférence aux conscripts au Restaurant coopératif. »

Et vous vous mettez des gants qui vous rendent fort ridicule, M. Beure, quand vous déduisez de vos erreurs aussi successives que *volontaires*, que MM. Chénieux et Guillemot vous considèrent comme les seuls révolutionnaires. Car les révolutionnaires comme vous, ils s'en fichent, puisque les révolutionnaires « à la manque » comme vous leur abandonnent tout le pouvoir, grâce auxquels ils vous mettent des muselières — qui d'ailleurs vous vont très bien — et vous mâtent grâce aux « lois scélérates » — qui d'ailleurs sont la précieuse excuse de votre inertie.

Quittez donc ces airs de fier-à-bras, farceur ! »

Même cloche, même son. La salle des Conférences et le cirque nous avaient été refusés pour le congrès antimilitariste qui devait avoir lieu bien avant que la salle des Conférences ne nous fut refusée pour la conférence Libertad. Cette salle ne nous fut jamais accordée pour cette conférence, et dernièrement encore, elle nous fut refusée pour Paraf-Javal.

Si en ne cherchant pas à plaire à cet incohérent rédacteur, je suis ridicule, tant mieux.

Je ne recherche pas plus à me mettre des gants que je ne recherche à être victime des lois scélérates dont l'existence est due à certains socialistes. Je constate simplement que MM. Chénieux et Guillemot considèrent les socialistes comme moins dangereux que nous, puisqu'ils tolèrent leur propagande et même la favorisent en leur prêtant des salles pour les réunions de leur groupe, ce sur quoi nous ne protestons pas.

Faudrait-il vous apprendre « mon cher rédacteur », que nous n'abandonnons le pouvoir à personne, mais le contestons à

tous ceux qui le détiennent ou veulent le détenir. C'est bien là ce qui vous horripile, mais nous continuerons quand même, dussiez-vous vous même, être obligé pour vivre, d'écrire toujours pareilles insanités, et mensonges aussi cyniques que flagrants.

Nous n'attendons rien de votre logique pour constater que nos mâchoires sont assez fortes pour briser les muselières que nos adversaires, même opportunistes, tentent de nous mettre. Et puisque vous avez ouvert la discussion, continuons-la si vous voulez.

Voulez vous demander à Hervé, votre co-unifié, comment à Lens, ses *co-unifiés* tentèrent de lui en mettre une muselière à lui, et y réussirent à peu près en employant les mêmes armes qu'emploie contre nous la municipalité Chénieusarde ? Ainsi vous serez édifié sur la valeur de vos arguments tendant à démontrer la supériorité en libéralisme du socialisme sur ses adversaires réactionnaires ou autres.

Il est vrai qu'il y a socialistes et socialistes. C'est sans peine que je fais cette constatation. Votre attitude nécessitait que je la fasse.

Armand BEAURE.

Grève-généralistes

La presse limousine a publié un long document émanant de quelques porteurs de cartes d'abonnement, ainsi que des ouvriers travaillant dans les usines et protestant, avec la plus grande énergie, sur la façon cavalière dont les traite la compagnie des tramways. C'est leur propre expression.

Suit l'énumération de leurs réclamations. Selon eux, celles-ci étaient très justes. Rien de plus naturel alors de protester quand on a raison. Rien de plus logique aussi les conclusions qu'ils formulent à la fin de leur lettre et que nous ne pouvons nous empêcher de citer :

« Si nos justes réclamations sont considérées, par la compagnie, comme quantité négligeable, disent-ils, le remède nous semble tout indiqué : par la grève générale des voyageurs, nous pourrions espérer la faire réfléchir. »

Voilà qui est bien. Mais ce que nous désirerions savoir, c'est si ces mêmes signataires, devant une grève générale de solidarité, déclarée à la suite d'un lock-out, fait autrement gros de conséquences que leur desiderata autant justifié soit-il, puisque souvent des existences sont brisées, si ces mêmes signataires disons-nous, seraient du côté de nos camarades contre l'arbitraire ou du côté du pouvoir avec ses gendarmes et ses soldats ?

Réponse, s. v. p.

R. L.

Au tour d'une conférence

De la conférence controversée sur « le collectivisme », entre l'abbé Desgranges, Pierre Bertrand et Pressemane, nous ne pouvons encore dire grand chose ; attendons que les débats qui doivent avoir lieu samedi prochain, soient terminés. Cependant, quelques points à retenir :

Pressemane a déclaré que le communisme n'existait plus, détruit par le collectivisme plus logique ; cependant que l'abbé Desgranges et les deux autres orateurs attribuaient la paternité du collectivisme à Karl Marx, lequel préconisa toujours un communisme autoritaire.

Le mot collectivisme, en réalité, est dû à Bakounine qui, se séparant de l'autoritarisme de Marx, qualifie de ce nom sa conception antiautoritaire. Longtemps, les anarchistes se contentèrent de ce qualificatif, et ce ne fut que lorsque Guesde eût maquillé les théories collectivistes que les disciples de Bakounine prirent le nom d'anarchistes.

Rappelons ici, pour mémoire, que Guesde, au congrès de Sonvillers, fut qualifié de mouchard, par Marx lui-même. Ce dernier accusa Guesde d'avoir dénoncé les membres de l'Internationale du Midi de la France, dont l'arrestation aboutit au procès de Toulouse.

Rappelons aussi que l'Unité socialiste actuelle, en un de ses exposés de mode d'action, préconise le communisme ou le collectivisme.

Si Pressemane demandait à Vaillant, à Allemane, à Maxence Roldes et à bien d'autres, si le communisme existe encore, je crois qu'il serait assuré qu'il se trompe en prétendant qu'il n'existe plus. Mais voilà, Pressemane croit que l'Unité est faite, et que c'est la doctrine du saint Père Guesde qui domine. Si cette conviction le rend heureux, tant mieux.

Exploitation

Il fut un temps où nos tacheronnes de la cordonnerie n'en menaient pas large : quelques exemples d'énergie amenèrent des patrons à se séparer de leur trop osée entre-metteuse. Ce temps-là est loin.

Aujourd'hui qu'on sait les ouvriers et ouvrières assagis, ça recommence.

C'est ainsi qu'on nous signale une certaine madame Coussy, de la maison Tal-laud-Bancaud, qui en prend à son aise.

Cette dame occupe une dizaine d'ouvrières, juste la quantité nécessaire pour surveiller une multitude d'apprenties, lesquelles, pour des prix dérisoires, font au bout de peu de temps, le travail d'ouvrières qui se refuseraient à travailler à salaire si minime.

Qu'importe, le travail se fait, et M^{me} Coussy empoche la forte somme.

Ces jours derniers, une jeune fille travaillant depuis plus de trois ans sous les ordres de cette dame, et gagnant vingt sous par jour, ayant voulu réclamer un peu d'augmentation, fut incontinent mise à la porte. C'est d'ailleurs le sort que subissent toutes celles agissant comme elle.

La malheureuse voulut réclamer au patron, celui-ci déclara que ça ne lui regardait pas. Peu s'en est fallu qu'un mouvement de grève surgisse de cet incident, mais malheureusement, les ouvrières qui paraissent, aux débuts, les plus surexcitées, se calmèrent subitement, on ne sait pourquoi.

Que madame Coussy, cependant, ne s'y fie pas trop, elle pourrait bien se mordre les doigts de sa façon d'agir. Qu'elle se souvienne de ce qui se passa il y a deux ans. Ces jours pourraient revenir.

Couardise et Bluff !

Entre deux réclames commerciales, « il faut bien favoriser le petit commerce », un rédacteur, dans le *Socialiste* du mercredi 15 courant, nargue ce que j'ai écrit dans « Conférences contradictoires », paru sur le dernier numéro de l'*Ordre*.

Il paraîtrait que tout le monde savait, à Limoges, que Delory était à Saint-Yrieix, pendant que nous le cherchions à Limoges. Je crois que le rédacteur se trompe en croyant que tout le monde n'ignore pas ce qu'il sait ; quelques-uns de ses amis pourraient le lui apprendre.

Rassurez-vous, citoyen ; il est des peaux qui ne valent pas le prix qu'on les fait payer. Celle de Delory est dans ce cas. Aussi bien, ne voulions-nous demander à Delory, que les renseignements dont votre rédacteur en chef, si ce n'est vous-même, avait promis d'apporter en réponse à François, mais qu'avec beaucoup d'autres promesses, on oublie d'apporter.

Sachez aussi, puisque vous paraissez l'ignorer, qu'en réunion publique, nous apportons des arguments et non des coups.

« Chiens de berger », le qualificatif vous seyant à merveille, conservez-le donc ; depuis longtemps il vous est propre. Chaque fois que nous organisons une conférence nous vous invitons à y venir prendre la parole. Combien de fois avez-vous répondu à cette invitation ?

C'est en face d'un miroir que vous avez écrit : « Couardise et Bluff ! »

LÉONCE DUVERGER.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

SAINT-YRIEIX. — Mouchard amateur. —

Boucher, tel est le nom de celui qui fait accorder son homonymie avec la profession qu'il exerce : boucher de viande humaine. Mais en même temps que cet ignoble métier, il en exerce un autre non moins répugnant, celui de mouchard.

Voici, en somme, l'acte accompli ces jours derniers par ce malpropre soudard, ces renseignements pris sur le *Populaire du Centre* :

« Pour charmer ses loisirs, le galonné crut devoir s'habiller en civil et se rendre au débit de tabac. Là, il tentait de lier conversation avec les soldats qui entraient faire des emplettes. Il ne parvenait pas à ses fins, lorsqu'il tomba sur un jeune soldat assez naïf pour l'écouter. La discussion entamée, le bleu se confia d'autant plus facilement que l'offre d'un cigare et d'un verre paraissait dénoter un bon bougre de civil. Tout y passa et l'ardeur que mettait l'inconnu à combattre l'armée faisait plaisir au soldat.

» Le corps des officiers fut non moins du-

rement traité. Les officiers sont tous des vaches !!! déclara l'officier en civil qui ne devait pas tarder à obtenir du bleu la déclaration qu'il provoquait.

» Que ferez-vous si vous deviez partir en guerre ? demanda-t-il au milieu de la discussion. Sans méfiance aucune, le jeune soldat eut la naïveté de répondre : « Mes premières balles seraient pour les officiers. »

» — Bien ! très bien ! répliqua l'officier mouchard. Vous êtes un brave, vous, ajouta-t-il en lui frappant sur l'épaule, pendant que de l'autre main il s'emparait du képi du bleu et prenait son matricule.

» Le lendemain, le jeune et confiant soldat goûtait le charme de la prison : 15 jours de prison dont 4 de cellule furent, en effet, sa punition.

» L'acte de cet officier se passe de commentaires. Son attitude est celle d'un répugnant personnage qui s'abaisse au rôle de mouchard, pourvoyeur de prison.

» Mais la lâcheté de ce lieutenant devait en amener une deuxième. Celle-là fut commise par le commandant Mortier — dont on connaît déjà les excentricités. M. Mortier crut devoir se rendre à la prison pour provoquer le prisonnier « Ah ! salu ! gaud ! fous moi la donc ta balle ! » dit-il au puni, et son exaspération était telle qu'il écuma de rage. »

« L'armée est l'école de l'honneur ! » Voilà ce que ne cessent de nous suriner les patrouillards. Il est vrai que pour sauver l'armée de ses malpropretés, de ses vices et des crimes commis ou qu'elle s'approprie à commettre, tous les moyens sont bons.

Quand donc les soldats, qui sont le nombre et la force, sauront-ils mettre un terme aux iniquités commises à leur égard ? Il est vrai qu'alors les casernes s'écrouleront, ensevelissant les charognes galonardes ou autres, qui les conservèrent au prix de tant de mensonges et de crimes odieux.

Que pensent donc de cet acte les nationalistes qui jadis gueulaient contre les fiches à Combes-André ?

A. QUANLAFIN.

SAINT-JUNIEN. — Aux Socialistes. — A ceux qui se saoulaient la gueule le matin du 1^{er} mai, pendant que nous nous la faisons casser :

Depuis quelque temps, il nous revenait, avec persistance, que les socialistes, à chaque occasion qui se présentait, de parler de nous, lachaient leur soupape à fiel sur notre chétive personne. Le cancan à la mode, colporté de bouche en bouche, s'est enfin précisé... un peu sur le *Socialiste*, sous le stimulant qu'a produit mon dernier article :

» Ferme ça, farceur archi pur, qui ne daube sur les politiciens que lorsque tu ne vas pas les cramponner.

Vous ne connaissez pas l'histoire ?... Bourgoïn, oui, le fameux, l'intransigeant, il est allé, avec son compagnon Faret, supplier Betoulle d'intervenir en leur faveur,

lors de leur dernier procès en correctionnelle. »

Parfaitement, dignes imitateurs de Delory, nous sommes allés trouver Betoulle ; non pas pour le prier, le supplier d'intervenir, mais parce qu'on nous avait assuré qu'il nous procurerait un avocat... à l'œil.

Evidemment, nous aurions pu avoir une attitude plus digne, négliger de prendre un avocat, jouer nos Etiévant ou nos Girier Lorion... et attrapper quelques années de prison. Poser au martyr, ne nous sied pas du tout ; nous en tirer avec le minimum d'inconvénients, voilà ce que nous avons cherché. L'intervention de Betoulle s'est bornée à ceci : nous conduire chez un avocat, qu'hélas il nous a bien fallu payer. Il ne le dira pas lui, Betoulle, que nous l'avons supplié.

Ah ! doux apôtres, vous ne risquez pas d'avoir à vous débattre entre les griffes des juges après la bagarre de la place de la Mairie. Pendant que le sang coulait et que la conduite des policiers arrachait des protestations aux bourgeois les plus endurcis, où étiez-vous ? Où était passée votre ardeur belliqueuse de la veille ?... Fondue... noyée... dans le vin gris que vous absorbiez depuis l'aube.

Les deux solliciteurs,
Faret, Bourgoïn.

— **Convocation.** — Les membres de la Jeunesse Syndicaliste sont invités à assister à la réunion de jeudi prochain.

ORDRE DU JOUR :

« Les propositions Terlaud au syndicat des gantiers. »

Vu l'importance de la discussion, prière d'être présent à 8 heures 1/2 au moins.

Il y a urgence.

— **Avis.** — Demandez à la gare : *Le Libérateur*, *Les Temps Nouveaux*, *L'Anarchie*.

CHRONIQUE RÉGIONALE

BRIVE. — Un de nos camarades, faisant partie du groupe libertaire qui s'est fondé à Brive ces temps derniers, nous transmet le petit dialogue suivant :

— LE CAMARADE (*abordant un de ses amis*). — Adieu Gervais, comment vas-tu ?

— L'AM. — Pas mal, et toi Narcisse ?

— Oh ! moi, toujours couci, couça, comme on dit. Tout à l'heure, tiens, je vais me faire payer. Et tu peux croire que l'argent que mon patron va me donner, n'a pas été volé, non de non ! Lui, qui est resté toute la semaine chez lui, par ce temps de pluie, a davantage gagné que moi qui ait buché. Mais il faut bien que je vires. Quand je pense à ça, vois-tu, Gervais, ça me bouleverse !

— Toujours tes idées, donc ! Toujours anarchiste ! Depuis que tu es dans ce groupe, tu as rudement changé.

— Oui, j'ai changé d'idées et je ne m'en plains pas ! Je t'assure que si tous les ouvriers étaient comme ceux qui sont au groupe, il y aurait du nouveau avant peu et

tu ne t'en plaindrais pas. Malheureusement, ces idées, pourtant si simples et si bonnes, sont reniées par presque tous les travailleurs, parce qu'ils ne les comprennent pas.

— Mais discutons un peu. Tu dis, par exemple, qu'on ne devrait pas voter. Eh bien ! moi, je t'assure que je ne me plains pas du tout de notre député, M. Lachaud. Regarde donc ce qu'il a fait pour la ville. Et, en dehors de ça, il a toujours suivi, à la Chambre, le programme démocratique. Il a voté : la loi de deux ans, la séparation, les retraites ouvrières, etc...

— Et oui, comme tu le dis, Lachaud a voté les lois, ces lois qui t'enchaînent et te rendent esclave. Ce qu'il a fait pour la ville te profite-t-il à toi ? Non, n'est-ce pas ? Ça profite à la bourgeoisie. Quant à la loi de deux ans la séparation, les retraites ouvrières, c'est de la fumisterie, et je m'étonne que tu t'y laisses prendre. Au lieu de faire perdre deux ans à ton fils, ne vaudrait-il pas mieux qu'on te le laisse pour t'aider ? On te l'abrutit, on te l'anémie et tu es content ! La séparation, je m'en fiche. La bande noire des corbeaux sera remplacée par la bande rouge des francs-maçons patriotes, secte non moins dangereuse. C'est toujours kif-kif ! Les dogmes et moi, nous ne sommes pas d'accord ! Tu me parles des retraites ouvrières ; mais tu te figures me que moyens me permettront de donner 25 francs par an pour avoir une retraite... lorsque je serai mort !... Donc, au diable ces sinistres farceurs de politiciens !

— Que veux-tu, tout le monde n'est pas parfait ! Les députés comme les autres !

— Entendu, mais par le pouvoir qu'ils possèdent, ceux-ci sont plus dangereux que les autres, n'ayant pas de pouvoir.

— C'est tout ce que tu trouves pour réfuter mes arguments ? Allons ! réponds-moi, donne-moi des preuves ! Ai-je tort ? Ai-je raison ?

— Je ne sais pas trop ! Tes idées ont du bon, certainement. Mais « anarchiste ». Hum !... Si ton patron savait que tu l'es, tu penses bien qu'il ne te garderait pas longtemps !

— Mais ton patron n'est pas obligé de savoir que tu es anarchiste ; puis, si tu trouves le qualificatif gênant et que les idées te plaisent, sois anarchiste sans en accepter le qualificatif. Qu'importe ! l'essentiel est que tu le sois.

Viens donc au groupe où, en de fraternelles discussions, tu finiras vite de comprendre toute la beauté et la possibilité de réalisation de notre idéal ; alors tu n'hésiteras plus à en faire partie pour, avec nous, lutter à la conquête du bonheur.

— Soit. J'irai vous voir.

K. MARADE.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître : *L'Almanach illustré de la Révolution pour 1907*.

Sommaire des principaux articles :

Ephémérides révolutionnaires. *La Révolution en Russie*, P. Kropotkine. — *Ibsen*, par H. Chapoutot, avec un portrait. — *La Guerre aux Syndicats*, Ch. Desplanques.

— *L'influence des machines*, V. Dave. — *Deux vies de travailleurs*, Paul Reclus. — *L'utilité du plaisir*, docteur Pierrot. — *La Grèce des Mineurs*, Pierre Monatte. — *Michel Bakounine*, J. Guillaume (portrait). — *L'Attentat Matteò-Morral*, Ch. Malato.

Nombreux documents, chiffres, pensées etc., etc. Couverture en couleurs par Grand-jouan.

Belles primes en volumes et albums. L'exemplaire 0 fr. 30 ; par la poste, 0 fr. 40.

En vente au service de la librairie, Maison des Fédérations, 33, rue de la Grange aux-Belles, Paris.

Sous le titre : *Non ! Dieu n'est pas !* vient de paraître à la Colonie communiste d'Aiglemont une brochure où sont passées en revue les idées du curé Meslier, dont nous ne connaissons de son *Testament* qu'un abrégé.

Intéressante au plus haut titre, cette brochure qui nous donne un trop court aperçu de la hardiesse de pensée du curé d'Etrépiigny.

La brochure, 0 fr. 10 ; par la poste, 0 fr. 15.

Internacia Socia Revuo, en langue Espérantiste, 45, rue Saintonge, Paris (3^e).

CONVOCATION

Groupe communiste-anarchiste

Dimanche 2 décembre, à 10 heures du matin, réunion au local du groupe.

Organisation de la conférence Guerdat. Organisation d'une fête au bénéfice du journal.

Prière aux compagnons d'y venir nombreux.

PETITE CORRESPONDANCE

P. Delesalle. — Peux-tu nous envoyer 20 almanachs. Quelle est ton adresse particulière ? Certains numéros nous reviennent.

— T... Ambazac. — C'est nous qui avons fait erreur.

" SOUSCRIPTIONS POUR L'ORDRE "

M. S., 0 fr. 40 ; Etienne, 0 fr. 50 ; Castellan, 0 fr. 40 ; Pignol, 0 fr. 70 ; Café, 0 fr. 40 ; Gassul, 0 fr. 90 ; Férando, 0 fr. 20 ; Ramond, 0 fr. 30 ; M. Julia, 0 fr. 60 ; S. J. T., 0 fr. 10 ; X., 0 fr. 10 ; Kelkun, 0 fr. 40 ; Miranda, 0 fr. 25 ; Canion, 0 fr. 40 ; Villa, 0 fr. 40 ; Arthur, 0 fr. 25 ; Toujours le même, 0 fr. 25 ; Louis, 0 fr. 25 ; Tête noire, 2 fr. ; J. R., 1 fr. ; Durapia, 0 fr. 25.
Total, 8 fr. 80.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

<i>L'Education libertaire</i> , D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cröss.....	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 03
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
<i>L'organisation de la vindicte appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénault.....	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille.....	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
<i>La vache à lait</i> , par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure.....	» 15
<i>Syndicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot.....	» 10

<i>Pages d'histoire socialiste</i>	» 25
<i>Le grand fléau</i> , par E. Girault.....	» 20
<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Belesalle.....	» 10
<i>La Peste religieuse</i> , par Most.....	» 03
<i>L'élection du maire de la commune (farce électorale)</i> , par Léonard.....	» 10
<i>Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***</i> , par Diderot.....	» 10
<i>Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire</i>	» 10
<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine.....	» 25
<i>Arguments Anarchistes</i> , Armand Beauré.....	» 20
<i>Dieu n'existe pas</i> , Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine.....	» 10
<i>La Question sociale</i> , Sébastien Faure.....	» 10
<i>En Communisme</i> , André Mounier.....	» 10
<i>Lettres de Pioupiou</i> , Fortuné Henry.....	» 10
<i>L'A B C du Libérateur</i> , Lermine.....	» 10
<i>A bas les morts !</i> Ernest Girault.....	» 03
<i>Le militarisme</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Quelques idées fausses sur l'anarchie</i> , par le docteur M. N.....	» 03
<i>Aux Femmes</i> , Urbain Gohier.....	» 03
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Lochar.....	» 10
<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille.....	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Girard.....	» 03
<i>Déclarations</i> , par Etiévant, couverture par Jehannet.....	» 10

<i>L'immoralité du mariage</i> , par Chaughy.....	» 10
<i>Légitimation des actes de révolte</i> , par G. Etiévant.....	» 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry.....	» 10
<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Le Syndicat</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Au Lendemain de la grève générale</i>	» 05
<i>La Crosse en l'air</i>	» 05
<i>A bas le Czar ! Vice la Révolution russe !</i>	» 03
<i>La Grève générale révolutionnaire</i>	» 20
<i>L'Etat : son rôle historique</i> , par Kropotkine.....	» 25
<i>Le Patriotisme</i> , par un bourgeois, et <i>Défense d'Emile Henry</i>	» 15
<i>Au Café</i> , par Malatesta.....	» 20
<i>La Vache à lait</i> , par G. Yvetot.....	» 20
<i>Le Mensonge patriotique</i> , par Merle.....	» 10
<i>L'Antipatriotisme</i> , par Hervé.....	» 10
<i>Députés contre Electeurs</i> , par Gayvallet.....	» 10
<i>L'Education de demain</i> , par A. Loisant.....	» 10
<i>La Grève générale</i> , par Aristide Briant.....	» 03
Par la Poste, 0,05 centimes en plus	
<i>Œuvres posthumes de Louise Michel</i>	» 75
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 85
<i>Une Colonie d'enfer</i> , par E. Girault.....	» 3
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 25

CHANSONS

<i>Le Vagabond</i> , Germinal, Les Abeilles.....	» 10
<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i>	» 10
<i>L'Internationale</i> , Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier.....	» 10
<i>Ouvrier prends la machine</i> , Qui m'aime me suive, Les Eriseurs d'images.....	» 10
<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.</i>	» 10
<i>J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i>	» 10
<i>Le Réveil, La Chanson du Lincol</i>	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis</i>	» 10
<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i>	» 10
<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i>	» 10
<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?</i>	» 10
<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i>	» 10
<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i>	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : ANDRÉ BOULESTEIX

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Carnet 9.